

CULTURE & SAVOIRS

Penser et danser sa masculinité

DANSE À la MC93

de Bobigny, ils sont sept hommes, sous le regard aiguisé de la chorégraphe Olivia Grandville, dans une œuvre subversive ironiquement intitulée *Débandade*.

O

livia Grandville, qui vient d'être nommée à la tête du Centre chorégraphique national de La Rochelle, rebaptisé Mille Plateaux (homage à Gilles Deleuze), présente, à la MC93, trois pièces en dix jours, dont *Débandade*. Une œuvre subversive qui

jette sur le plateau sept hommes nés dans les années 1990 de culture et d'origine diverses (trois Français, un Italien, un Burkinabé, un Argentin, un Belgo-Tunisien).

« J'ai eu envie de leur poser la question : comment vivez-vous en ce moment votre masculinité ? Est-ce une notion obsolète ou existe-t-elle toujours ? Comment penser l'héritage du patriarcat ? Comment le portez-vous ? » Les interprètes en slip et chaussures arrivent depuis la salle, côté cour. La pièce va bruire, une heure trente durant,

de bribes de récits sur cette virilité qu'ils vont questionner, danser, jouer en mots et surtout en gestes.

LES GESTES PARLENT, DES DUOS SE FORMENT

Ces sept corps sont singuliers. Ils enchaînent d'abord des gestes minimaux comme des résumés de sport : l'un penché sur sa raquette fictive, l'autre mimant un sprint, un troisième en rugbyman. L'un puis l'autre s'échappent



Image non disponible. Restriction de l'éditeur

Les danseurs
enchaînent d'abord
des gestes minimaux
comme des résumés
de sport. MARC DOMAGE

derrière le rideau pour aller à confesse. À l'abri des regards, mais pas de l'écran, à jardin (vidéo de César Vayssié), ils se livrent à tour de rôle sur le sujet imposé. « À mon avis, nous dit la chorégraphe, si ce ne sont pas les hommes qui s'emparent de la question du féminisme et qui dénoncent leur propre assignation à la virilité, on n'en sortira pas. »

En scène, sur un tapis de sol rose saumon, ce sont les gestes qui parlent. Des duos se forment, masculins sans être virils. Il y a des abordages pas binaires, avec des points d'appui neutres (on se tient par la cheville, le bras). La force avorte, et si les cuisses de l'un empiètent sur celles de l'autre, c'est pour rebondir ailleurs. On n'enkyste aucun combat. Chassé, l'un des deux revient poser sa tête dans le creux d'un coude.

On en apprend sur leur histoire personnelle. L'un évoque son père, qui le trimballait enfant à Castorama pour lui inculquer « l'amour du clou ». Un autre s'entend dire, par son géniteur : « Je te préfère cureton que

pédé... » Des hits de musique submergent la scène. Cela va d'Elvis Presley à des rappeuses.

On sent passer l'âme de Dominique Bagouet dans les transitions. N'est-ce pas avec lui qu'Olivia Grandville a fait ses classes, après avoir démissionné, du Ballet de l'Opéra de Paris où, entrée à 10 ans, elle avait vite gravi les échelons ? « Cette démission a été mon acte fondateur. Je venais de comprendre qu'il existait une fondation politique des corps, un diktat de la norme que je ne supportais plus. »

De la rigueur initiale jumelée à la pratique contemporaine de Bagouet, elle a fait son miel. Depuis peu, elle s'autorise les citations, qu'elle sur-nomme des « tocs chorégraphiques ».

À la mi-temps du spectacle, les clichés des sports collectifs virils reprennent du service : une mêlée de rugby s'improvise, du handball aussi, avec traversée ultra-rapide de la scène, un tee-shirt roulé en boule faisant office de ballon.



**CHACUN SE RANIME DANS UN CORPS ANIMAL**

C'est ensuite un défilé de culturistes sur le podium. La même scène a lieu, cette fois sous le nez du public, avec une lumière crue qui met en relief muscles et poils. Chacun s'efforce, sans grand résultat, de faire tressaillir ses pectoraux avec un air de défi à la cantonade.

À la fin, chacun se ranime dans un corps animal : le danseur aux longues jambes se mue en poulet au cou tendu. Un autre devient un margouillat épileptique, en suspens sur une patte. Un troisième se métamorphose en gorille, vrai mâle dominant, mains aux aiselles et jambes fléchies. Il y a aussi une panthère qui digère en léchant le sol, tandis qu'un autre avance, par à-coups, dans des sursauts de poisson dans le sable. Énorme crise de rire dans la salle.

Olivia Grandville va encore présenter sa version de *la Guerre des pauvres*, d'Éric Vuillard, qui raconte l'histoire inachevée d'une guerre civile dans l'Allemagne du XV^e siècle, entre les tenants de l'ordre social et ce qu'on appelle la plèbe. Il y aura aussi *Klein*, pièce inspirée d'une conférence de l'artiste Yves Klein. « *Son phrasé incroyable semble émaner d'un illuminé, délirant et drôle. Je l'ai découvert en travaillant sur Isidore Isou.* » En 2011, à Avignon, Olivia Grandville avait donné son *Cabaret dis-crépant* qui revisitait l'esprit de ce père du lettrisme. C'étaient quatorze petits ballets indansables, dont l'un de cheveux, un peigne y remplaçant la barre classique. ■

MURIEL STEINMETZ

Jusqu'au 17 avril, à la MC93 de Bobigny, 9, boulevard Lénine.
Informations : 0141607272.

**« Si ce ne sont pas
les hommes qui
dénoncent leur
propre assignation
à la virilité, on n'en
sortira pas. »**

OLIVIA GRANDVILLE

